



N° 25 Décembre 2011

LES AMIS DE LA CAPPADOCE KAPADOKYA DOSTLARI

Dimanche 5 février 2012, à noter sur vos agendas : la traditionnelle journée cappadoçienne, suivie de l'Assemblée Générale, se déroulera selon nos habitudes à Issy les Moulineaux grâce à la bienveillance de la municipalité.

Au programme, le matin, une communication de Mme Nicole Thierry sur une récente découverte, l'après midi, "une table ronde à trois voix : un objectif atteint".

Dernière nouvelle : dans le numéro de décembre-janvier de la revue « **Le Monde de la Bible** » vient de paraître un **article sur l'Eglise Rouge** comme fruit d'un travail franco-turc, initié par Ahmet Diler qui porta avec passion ce sauvetage.

A la fin de l'été, nous avons appris la mort de notre ami Charles Cerisier.

Noël Brosseau évoque ici sa mémoire.

« Charles Cerisier, après quelques mois de maladie, est mort cet été. Il est bien connu des Amis de la Cappadoce.

Son origine familiale et ecclésiale le situait dans le diocèse de Coutances. Et il avait la carrure et la force qu'on imagine aux Vikings devenus Normands.

Il avait été élève de Raoul Blanchard au Grand Séminaire, et il en avait apprécié l'enseignement sur l'histoire du Christianisme. Des liens gardés l'ont ensuite conduit sur les pas du P. Blanchard jusqu'en Cappadoce; puis à la "Solitude", la maison des Sulpiciens, où il a travaillé très assidument avec lui au livre qui veut mettre en textes et en images les émotions, les rencontres et l'aventure humaine qu'ont été pour Raoul Blanchard ses multiples voyages en « Cappadoce Bienheureuse ». Pour l'instant le « livre » est en projet, sous forme de CD...

C'était un homme d'une grande fidélité en amitiés, françaises ou turques. Ceux qui l'ont connu à Cherbourg, dans un voyage, ou à travers le livre qu'il a fait sur Albert Lohier, prêtre et marin, savent qu'il « tenait le cap » avec fermeté, mais sans manquer de douceur et d'attention aux personnes.

Que la bienveillance de Dieu l'accompagne maintenant. »

Le mot du président : Kızıl Kilise, les travaux de l'été 2011

Kızıl Kilise, n'est-ce pas le mot de passe de l'association
« Les amis de la Cappadoce ? »

Voici l'Eglise en 1996





Le Professeur Ismet Bey

J'étais encore sur le chantier le samedi 15 octobre dans l'après-midi, en compagnie de l'entrepreneur et du Professeur Ismet Bey. Monté sur l'échafaudage, je me trouvais à la base du tambour et avais devant moi la première des quatre petites pyramides. Elle venait d'être achevée, une seconde était en cours de réalisation et les deux dernières sont aujourd'hui faites. Ainsi est achevée la restauration des trompes, des appuis des trompes, ainsi que leur protection.

Le trou de la coupole a été bouché par une sorte de clé. La clôture du site est en place. Il restait à restaurer la couverture faite de pierres taillées suivant des formes complexes.

Avant l'installation de l'échafaudage, personne n'avait pu monter sur la coupole et les vues prises d'en bas ne permettaient pas d'en comprendre le détail en place. Il restait à restaurer la couverture faite de pierres taillées suivant des formes complexes.



Sur la toiture, le désordre



Le relevé



Reconstitution au sol dans l'église

A mon passage, les pierres avaient été déposées à terre et en partie disposées sur le sol de l'église pour montrer comment elles s'adaptent à la couverture de la coupole. Celle-ci forme une pyramide peu élevée, constituée de huit faces triangulaires. L'espace laissé entre deux pierres de type "canal" est couvert par un "couvercle" qui déborde sur chaque canal. Un téton sur la face inférieure du couvercle se loge entre deux canaux et le positionne. Le dessus du couvercle est, lui aussi, creusé en forme de canal. La pierre constituant cette couverture est de nature différente de celle employée dans les murs et les arcs de l'église. Toutes ces pierres d'origine étaient très abimées et assez en désordre. Il se pourrait que le déplacement de ces pierres ait été causé par les séismes qui ont endommagé les arcs du transept, qui ont fait tomber les voûtes et qui ont déformé la fenêtre du pignon du bras sud.

Toutes les pierres formant la couverture sont en cours de renouvellement. La pierre de Tomarza, utilisée dans la restauration des trompes est à nouveau choisie. Cette pierre est utilisée pour réaliser des bordures de trottoir et résiste bien aux agents atmosphériques. Les formes à donner sont précisées pas à pas : un premier test nous a été présenté sur quelques mètres carrés, canaux et couvercles de largeur constante. Cependant reste à l'adapter à des largeurs qui vont en diminuant afin de couvrir les faces triangulaires de la pyramide formant le toit de la coupole.

Pierre Couprie

La Cappadoce à France Culture

Le 11 juillet 2011, l'émission « **Foi et tradition des chrétiens d'Orient** » était consacrée à la Cappadoce. Sébastien de Courtois, historien, spécialiste de l'Orient, recevait le Père Noël Brosseau et Pierre Couprie « tous deux passionnés de cette contrée d'Asie Mineure qui est en Turquie »

S C - Père Brosseau, vous menez des voyages en Cappadoce depuis plusieurs années. Comment cette rencontre s'est-elle passée ?

N B - Le point de départ, c'était avec le Père Raoul Blanchard, un sulpicien qui enseignait l'histoire du christianisme et qui, prenant de l'âge, m'a demandé si je voulais le remplacer pour conduire des groupes là-bas. C'est fait depuis 1989. Cela m'a fait travailler l'histoire, les Pères cappadociens, et, surtout aussi, la géographie, car nous faisons ces voyages à pied : ce n'est pas le moindre intérêt. [...]

S C - A pied, cela vous permet de sortir des sentiers battus, de visiter les églises perdues...

N B - C'est un pays qui est étonnant. A certains moments, c'est un jardin avec des abricotiers, des noyers, de la vigne ; ailleurs, ce sont des collines dénudées où l'on n'a pas de prise, où l'on grimpe un peu, et où l'on descend. C'est aussi un labyrinthe, parce que les réseaux de vallées ne sont pas logiques du tout.

C'est aussi un écoulement qui se fait d'un plateau volcanique et on peut bien se perdre dans un fond de vallée, labyrinthe aussi. On comprend que cela ait séduit les moines.

S C - Sur ce contexte cappadocien, de quoi parlez-vous ? d'une région ?

N B - A une époque, avant Jésus-Christ, il y avait un royaume de Cappadoce, mais sa frontière est si indécise qu'on ne peut la dessiner. Le nom n'a pas été repris par les turcs comme une région administrative, Kapadokya. Nous, ce que nous visitons a la valeur d'un département français, entre Nevşehir et Kayseri, plus une extension vers la Kızulu Kilims et le canyon de Peristrema plus au sud.

S C - J'avais lu que c'était une région qui avait des racines pré-chrétiennes très anciennes et que, peut-être, le nom venait d'un mot perse qui veut dire « le pays des chevaux sauvages ».

N B - C'est ce qu'on dit. C'est une région d'élevage de chevaux puisqu'il y avait des haras, des regroupements de chevaux pour l'armée, sans doute, autant qu'on peut le savoir. Il y a beaucoup de manières de parler de cette région, elle a un côté à la fois religieux et militaire. Même à la période romaine, et avant, c'était une frontière contre les Perses. Les Perses étaient l'ennemi héréditaire, l'ennemi intime, on pourrait dire, de l'Empire. Cette région était donc un lieu de rassemblement de chevaux, de matériel, de conscription, et de ravitaillement, de petits postes de garde, et de grandes casernes, peut-être même de villes. On a entendu parler de Mokissos-Viranşehir. A l'époque de Justinien, au VI^e siècle, la frontière perse est sûrement très surveillée. [...]

S C - Et que se passe-t-il au niveau spirituel, c'est surtout cela qui m'intéresse. Pourquoi une telle concentration, finalement, d'églises et d'ermitages ?

N B - A l'origine, on peut penser que ce pays a séduit des gens parce qu'il ressemble aux collines de Judée, et deuxièmement, que le relief évoque la colonne de St Syméon. On peut se creuser une chapelle, une cellule dans ces cônes de tuf blanc, rose, jaune ou gris. On peut creuser facilement un emplacement, il faut plus longtemps pour le décorer ou le peindre, mais on est là. C'est particulièrement vrai dans l'ermitage de St Syméon ou Paşabağ en turc : on peut grimper dedans par une échelle intérieure, une cheminée. Quand on est en haut, on est à la fois dans une île, dans une grotte et dans une montagne, c'est à dire que pour l'imaginaire, c'est très fort. Et pour le moine, en plus, c'est son tombeau : il écrit dessus qu'il attend la mort, de même que... Autrement dit, l'imaginaire est fortement frappé par ces cônes de tuf.

S C - Vous pensez que c'est la géographie qui a inspiré la spiritualité ?

N B - Avant les moines, des gens creusaient des grottes, des tombeaux, mais les moines certainement, et d'abord, un ermitage. Quand on dit "les moines", les Occidentaux pensent toujours à une grande abbaye bénédictine. Le moine, c'est celui qui quitte son village, et il s'en va à quelques kilomètres : il quitte par exemple le centre d'Avanos et s'en va à Zelve, qui est le premier emplacement connu en Cappadoce d'habitat monastique. Là, il se fait des grottes, un petit jardin, quelques travaux artisanaux, échange avec la population qui vient sans doute lui demander des prières, des bénédictions. Il n'est pas loin, mais il est dans le désert.

S C - C'est le solitaire. Est-ce que les Pères spirituels vous ont inspiré ?

N B - Je pense aux Pères cappadociens, notamment. Je les avais appris au séminaire et je les avais vus favorablement sous deux angles. Le premier, c'était leur contribution à la difficile nomination des Trois. Des Trois, mais Trois quoi ? Je vous laisse la réflexion. En grec, en latin, les mots ont fait piège. J'avais un souvenir de cela dans le traité de la Trinité. L'autre angle, c'était le discours qu'ils ont fait au moment de la famine : ce que possèdent les riches au moment où les pauvres manquent de tout, les riches le doivent aux pauvres. Ce n'est pas une charité, c'est une dette. C'est impressionnant comme verbeur, comme vigueur dans le discours.

S C - De qui parlons-nous ?

N B - De Basile. Il n'était pas encore évêque de Césarée, je crois bien, mais sous réserve. Peut-être en avait-il l'idée avant : il a développé une sorte de cité de secours aux portes de la ville Césarée où il accueillait toute personne, pas seulement les chrétiens, et où il souhaitait habiter. C'est un modèle, Basile de Césarée, à cause de cela et aussi de ses relations avec le pouvoir. C'est sûrement le modèle qui a inspiré les évêques tout au long du Moyen-Age.

S C - Nous sommes à quelle époque exactement ?

N B - A la fin du IV^e siècle. Il n'y a presque plus de bâtiments construits du IV^e siècle, presque tout a été démoli, les églises, qu'elles soient peintes ou non, datent au plus tôt de 500. Nous sommes à l'origine d'une forme de cette définition de la théologie chrétienne. C'est passionnant, ce contact avec une Eglise, qui n'est pas une Eglise apostolique terrestre, que des gens privilégient, où il est bien difficile - l'imagination aidant et avec un bon accompagnateur - de voyager en terre sainte. Comme le dit Grégoire de Nysse, il n'y a pas de terre sainte, là, pas plus qu'ailleurs. Ce n'est pas la terre qui est sainte, ce sont les gens. Mais il est intéressant de contacter une Eglise du IV^e siècle. C'est l'Eglise de Grégoire de Nazianze, de Grégoire de Nysse et de son frère Basile de Césarée, les trois Pères cappadociens. C'est l'Eglise qui s'organise. Avant de construire, comment se construit-elle ? Elle a le droit et

l'obligation faite par Constantin, l'Empereur, de s'organiser : mettez-vous d'accord, arrêtez de vous disputer. Elle est obligée de mettre au point la doctrine, une liturgie aussi.

S C - Faut-il le préciser, nous sommes après le Concile de Nicée, qui date de 325 et qui a permis la définition des termes de la foi, finalement, et donc, on est dans les premiers pas de l'installation de l'Eglise en tant qu'institution.

N B - Exactement. Nous n'en voyons pas les traces matérielles aujourd'hui, mais le pays est imprégné de cette histoire et de cette présence de ces trois Pères cappadociens. J'ai le plaisir de développer, non pas forcément le débat trinitaire, mais la correspondance et l'histoire de ces trois Pères cappadociens.

S C - Quels sont les sites particuliers qui vous inspirent ? Est-ce qu'il y a un coin de vallée qui vous semble plus attractif qu'un autre ?

N B - Oui, les vallons, le Vallon Rouge au pied du plateau de l'Aktepe, où nous marchons.

S C - Quelles sont les villes de Turquie que vous avez déjà mentionnées ? C'est plus facile à remettre sur une carte.

N B - Kayseri. Avanos est la plus facile à situer parce qu'elle est dans la boucle du fleuve Kızıl Irmak qui est plein d'argile, un endroit très ancien de poterie. Avanos est juste au bas du fleuve qui descend d'abord vers le sud et qui remonte ensuite vers la Mer Noire. Nevşehir, Aksaray. On est au centre sud de l'Anatolie. Ce tuf vient du fait que c'est un endroit volcanique. Auparavant, trois volcans ont émis des cendres, des poussières qui se sont déposées dans un lac, si bien que ce sont des couches parfaitement horizontales, puis le terrain a été soulevé, et c'est devenu ce que nous connaissons par érosion. C'est un plateau, avec le ruissellement, le froid, le vent...

S C - J'ai entendu parler d'un voyageur Paul Lucas et, pour lui, le tuf est une construction humaine. Il arrive à Versailles et personne ne le croit, bien entendu. Est-ce une histoire vraie ?

N B - C'est un rapport écrit par Paul Lucas. Il est envoyé là bas en exploration, en reconnaissance, en espionnage, car Louis XIV faisait tout cela en envoyant éventuellement des religieux le faire aussi, des capucins, pour ne pas les nommer. Le pays était complètement étrange et le voyageur a peut-être amplifié.

C'est un endroit qui attire. On marche dans un petit ruisseau, ou à côté, quelquefois, et au détour d'un dédale de la vallée où j'ai plaisir à emmener les voyageurs, où ils seraient perdus rapidement, et où ils n'ont pas vu la merveille : « là, entrez » et ils découvrent la merveille. On découvre une église. La plupart des églises sont de 850 à 1 000, 1 010 ; celles qui sont peintes, surtout, sont de 950 à 1 010.

S C - Du IX^e à la fin du XI^e siècle ?

N B - Oui, et beaucoup sont répétitives, car l'art byzantin ne veut pas faire dans l'anecdote. Ce sont des découvertes : outre les différentes ressources du pays, l'itinéraire des Pères cappadociens au sens strict, mais aussi l'iconographie et les images, pas forcément des icônes comme on le dit maintenant, mais toute image peinte comme étant une évocation et une entrée dans le mystère.

Les nativités, par exemple : elles sont toujours peintes sur le même schéma, mais ce n'est jamais la même chose, et, de toute façon, chacune de ces images est l'approche de l'arrivée de Dieu dans le monde.

S C - Pierre, vous avez pris votre bâton de pèlerin, il y a plusieurs années, pour la sauvegarde très précise d'un monument. C'est l'Eglise Rouge, Kızıl Kilise. C'est une église exceptionnelle puisque c'est l'une des dernières églises bâties en Cappadoce encore debout. A quelle époque sommes-nous dans l'état actuel des connaissances pour cette église ?

P C - Cette église apparaît isolée dans la montagne, elle surprend tout visiteur ; elle est d'une pureté de ligne, d'une beauté exceptionnelle, et tous ceux qui passent à côté sont stupéfaits. Qui s'approche d'elle découvre qu'elle est faite de façon admirable, que les pierres en sont merveilleusement taillées, et que, chose extraordinaire, sa coupole d'origine subsiste. La datation de cette église a posé bien des problèmes.

Notre association, dans le cadre des moyens nécessaires pour envisager une restauration, a été amenée à participer à la prise d'échantillons de bois, car, comme souvent dans les constructions byzantines, des pièces de bois servent au chaînage des maçonneries. Il y a une pièce de bois d'origine qui est incluse dans cette église et la datation confirme qu'elle a été réalisée à l'époque de Justinien, un très grand empereur de l'époque byzantine qui a régné de 527 à 565.

Cette église, en plus, est tout à fait conforme aux églises que nous connaissons nous-mêmes, mais elle comporte une petite nef au nord de la nef principale : c'est donc une église funéraire, mais on ne sait pas à quel saint elle était dédiée. Elle est, d'autre part, située sur une route très isolée, mais dans la montagne. Quand on regarde le schéma général des routes à l'époque byzantine, on s'aperçoit qu'elle est sur une route qui de Constantinople menait à Antioche, puis à Jérusalem : c'est l'une des routes de pèlerinage. Alors, je rappelle que nous sommes dans un village qui s'appelle aujourd'hui Güzelyurt, mais qui s'appelait à l'époque Karballa. Karballa est un nom qui revient dans les lettres de Grégoire de Nazianze.

S C - L'hypothèse que vous avez émise est qu'elle serait dédiée à Grégoire de Nazianze.

P C - Ce n'est pas moi qui l'ai émise, c'est cet Allemand, Rott, qui, l'ayant visitée en 1906, a publié en 1908 le récit de sa visite. Il cite trois lettres de Grégoire de Nazianze et dit que c'est probablement là le lieu appelé Arianze, le lieu où Grégoire de Nazianze a terminé sa vie, où il a passé les huit dernières années de sa vie dans la maison familiale. On ne sait pas très bien où elle est située. Cet Allemand déjà, en quelque sorte, a reconnu que l'attribution à St Pantaleimon ne l'avait pas convaincu et que, pour une si belle église, il fallait une référence plus haute.

S C - J'ai eu le plaisir de voir cette église moi-même. C'est vrai que c'est un petit bijou d'harmonie et de perfection au milieu d'un paysage exceptionnel, la dernière église bâtie encore debout, disions-nous. Le tambour menaçait de s'effondrer et vous vous êtes engagé, vous-même en tant qu'ingénieur, avec « Les amis de la Cappadoce », à la sauvegarde de cette église.

P C - Cela s'est fait en plusieurs temps. Conduits par le Père Blanchard, nous avons été séduits par la Cappadoce qu'il nous a montrée. Il nous a fait comprendre que certains monuments étaient menacés et, avec un certain nombre de ceux qui avaient visité la Cappadoce avec lui, nous avons fondé en 1999 une association, Loi 1901, dont l'objet était de faire connaître et apprécier la Cappadoce et de participer au sauvetage de monuments en péril. En 2002, nous donnions une première conférence avenue des Champs Elysées, dans les bureaux de l'Office du Tourisme Turc, en présence de l'ambassadeur de Turquie auprès de la France et de l'ambassadeur de Turquie auprès de l'Unesco, sur une première proposition pour sauver la coupole de cette église. Et maintenant nous démarrons les travaux.

S C - J'ai eu la chance de voir des photos de l'inauguration du début des travaux avec le Patriarche Bartholoméos.

P C - Nous étions en mai dernier sur place pour rendre visite à des donateurs grecs qui nous aident à financer cette restauration et pour rencontrer l'entrepreneur turc en charge des travaux. Nous savions que le Patriarche Bartholomée était en visite en Cappadoce. L'action combinée de ces grecs et de l'entrepreneur a abouti à ce que Sa Sainteté visite l'église dans la soirée du dimanche 14 mai. C'est tout à fait exceptionnel, et ce fut pour nous une très grande joie, surtout que venaient d'un peu tous les horizons du monde actuel les personnes présentes, dans une lumière déclinante du soir, une très belle lumière. La lumière de Cappadoce est tout à fait prenante.

S C - Père Brosseau, vous connaissez cette église ?

N B - L'édifice est élevé au milieu d'un grand terrain d'herbes vertes et de fleurs jaunes, même si, maintenant, il y a une route qui permet de passer plus facilement sur des marécages. Eglise saisissante, en trachyte, de gros blocs posés sans joints...

P C - Oui, pratiquement sans joints. Les principaux linteaux sont des poutres munies d'organes de décharge : des pierres sont posées sur les entrées, elles font de deux mètres cinquante à plus de trois mètres de longueur, et près d'un mètre de hauteur et elles ne sont pas cassées.

S C - Vous faisiez référence à des trouvailles archéologiques dans les environs immédiats...

P C - L'administration turque a suivi tous nos efforts de restauration et les a approuvés. L'église est un monument qui appartient à l'Etat turc et qui est réparé conformément à des autorisations données par l'Etat turc, à condition que nous fassions des fouilles dans l'église et dans les alentours. Cela nous a permis de découvrir une petite chapelle le long de la route parcourue par les pèlerins et qui reste très saisissante par les traces que des pèlerins ont laissées, des croix qu'ils ont gravées. Il y a aussi des traces de bâtiments et d'un cimetière ; il n'y avait pas que l'église.

J'ai eu l'occasion de faire visiter le site à un professeur d'université qui avait fait sa thèse sur Justinien et qui, visitant ces fouilles en ma compagnie, a dit : « c'est typiquement le type d'aménagement qu'a suscité l'Empereur Justinien auprès des petits monastères. Il a établi de petits cantonnements pour renforcer les structures défensives de la Cappadoce, menacée par des raids perses. »

S C - Cela voudrait dire qu'il y avait un lieu religieux important avant la construction de cet édifice, d'où l'idée de la tombe de Grégoire de Nazianze peut-être... il faut rester prudent.

P C - Officiellement, Grégoire de Nazianze a été enterré dans la tombe familiale. Son corps avait été récupéré par la suite, il y a des traces d'un transfert vers 950, je crois. Sa dépouille a été ramenée en Occident par les Croisés en 1204. Le Pape Jean Paul II a rendu ses reliques à Sa Sainteté Bartholomée, il y a quelques années. Tout cela est très clair.

N B - Il est facile d'imaginer le patriarche de Constantinople, Grégoire de Nazianze, quand il a démissionné de Constantinople en trouvant que ces évêques étaient des ignorants et des querelleurs. [...] Quand il est revenu dans la demeure familiale, venant dans cette région là, je ne sais pas si vous imaginez à quel point il était considéré comme un immense évêque venant de Constantinople : le patriarche se retirait. On peut comprendre qu'il y ait une mémoire de Grégoire de Nazianze, même si on n'est pas sûr qu'il soit mort là.

P C - Il est certain que lorsqu'on est devant cette église, devant sa beauté, on se pose cette question : c'était pour qui ? Le nom de Grégoire de Nazianze s'impose nécessairement.

S C - A l'époque de cet Empire chrétien d'Orient, de cet empire chrétien naissant, le culte des saints était très important et les pèlerinages fondamentaux.

P C - Les pèlerinages commencent déjà au IV^e siècle, mais on peut penser qu'à partir du VII^e siècle ils vont être grandement interrompus par cette route, Jérusalem ayant été prise par les Perses en 614.

S C - Je connais un autre endroit qui s'appelle Pamukkale, Hiéropolis en grec : c'est pareil, l'endroit funéraire de l'apôtre Philippe. Est-ce que pour vous ce sont des endroits comparables, ou est-ce que cela n'a rien à voir ?

N B - Avec la liberté donnée au culte chrétien, les édifices, les pèlerinages, la liturgie surgissent : tout cela va ensemble. On a développé beaucoup de martyriats, de petits édifices ronds ou octogonaux, autour du témoignage, comme on disait souvent, d'un apôtre ou d'un grand personnage. C'est quelquefois difficile d'en avoir la certitude historique : dire que l'église était fondée sur le témoignage d'un homme prestigieux, c'était une manière qu'on prenait autrefois, une façon de se rattacher à la collectivité et à la longue durée de l'histoire chrétienne.

S C - N'oublions pas qu'au IV^e siècle, tout le monde n'était pas chrétien encore.

N B - Non, mais il faudrait savoir de quand date ce témoignage de Philippe, il y aurait là quelque chose. Sans négliger du tout ces traditions, en avoir une certitude matérielle, c'est autre chose.

S C - Mais ce culte des saints permettait le développement de la foi.

N B - Les chrétiens étaient dans leurs hymnes, dans le culte des saints, et des héros (dès avant le christianisme), et des reliques, mais dans une optique un peu plus large, on pourrait dire le culte des sacrements qu'ont les chrétiens, qu'il y en ait deux, qu'il y en ait trois, qu'il y en ait cinq, qu'on soit catholique ou protestant. Mais à cette époque, les sacrements... On a des écoles, des pèlerinages, des objets, comme on faisait au Moyen Age, tout cela dans la mesure où se faisait l'Eglise, dans la mesure où cela nous entraîne dans la contemplation des mystères.

Je suis content de voir que les voyageurs que j'emmène sont touchés par l'histoire chrétienne de longue durée, qu'ils ignorent complètement : ils vont tout de suite aux Actes des apôtres et à la Palestine. Mais il y a eu beaucoup d'intermédiaires. Je suis content qu'ils soient touchés en regardant l'Europe depuis l'Asie Mineure qui faisait partie de l'Empire romain : regarder l'Europe depuis les marges orientales, cela fait penser.

S C - Pierre Couprie, vous avez un texte touchant de Grégoire de Nazianze.

P C - Grégoire de Nazianze a pris sa retraite depuis son départ dans des conditions difficiles de Constantinople en 381. Il s'est retiré dans la montagne et a écrit le "Dire de sa vie", une sorte de confession. Voici ses dernières paroles :

"J'aspire à habiter un lieu désert exempt de maux
où je n'aurai que le divin à rechercher par mon seul esprit
et dernier viatique de la vieillesse,
à me nourrir du lait de la douce espérance.
Que donnerons-nous alors aux églises ?
Nos larmes.
C'est à elles que Dieu m'a ramené,
qui déroula le fil de ma vie à travers toutes ces péripéties
Où ira-t-elle ensuite ?
Dis-le moi, Dire de Dieu !
Ah ! qu'elle aboutisse à la demeure inébranlable,
là où habite ma Trinité et sa splendeur unie,
d'où les ombres déjà nous élèvent
en une vision encore voilée".

La Cappadoce à l'honneur à la Sorbonne

Le 17 septembre 2011, **M. Tolga B.Uyar** a soutenu à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne une thèse de Doctorat en Histoire de l'art et archéologie : « Art et société en pays de Rum, les peintures «byzantines» du XIII^e siècle en Cappadoce ».

Le directeur de thèse de Tolga B.Uyar était Madame le professeur Catherine Jolivet-Lévy, Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Outre Catherine Jolivet étaient membres du jury Lucy-Ann Hunt, professeur à l'université de Manchester ; Mat Immerzeel, professeur à l'université de Leiden ; Rustam Shukurov, professeur à l'université de Moscou ; Nicole Thierry, Etampes.

L'objectif était d'étudier les peintures de tradition byzantine en Cappadoce, région faisant alors partie du Sultanat seldjoukide de Rûm. Ce sont les seuls témoins matériels de l'expression artistique et de la piété populaire de la vaste communauté grecque vivant en Turquie au XIII^e siècle.

Durant huit ans, Tolga B.Uyar a accompli un énorme travail de recherche à la fois dans les textes et sur le terrain. Il a beaucoup lu, avec discernement. Il a beaucoup regardé, et choisi finalement d'étudier l'iconographie des quarante monuments correspondant le mieux à son objectif. Le résultat de cette longue « enquête » est impressionnant : deux volumes, le premier, de près de 900 pages, réservé au texte et le second, presque aussi épais, consacré aux plans et illustrations, dont de nombreuses photos réalisées par lui-même sur le terrain.

Lors de la soutenance, Tolga B.Uyar a présenté au jury le plan, les grandes lignes et les conclusions auxquelles l'ont conduit sa recherche, exposé suivi avec un profond intérêt par un public attentif.

Le XIII^e siècle est pour la Cappadoce un Siècle d'Or : la contrée est prospère et la société plurielle. On y croise Turcs musulmans, Turcs christianisés, arabes, persans, nomades chamaniques ou christianisés, et bien sûr une importante communauté grecque chrétienne bien structurée sur les plans civil et religieux, avec quatre évêchés. L'art religieux de tradition byzantine, souvent rural, témoigne de la vitalité de cette minorité grecque. L'étude iconographique relie l'expression artistique du XIII^e post-byzantin à l'histoire politique et culturelle de la Cappadoce et montre également ses liens avec les civilisations de la méditerranée orientale (Syrie, mer Egée, Chypre) et perse.

Si les membres du jury, à l'issue de l'exposé, ont émis des critiques sur des points particuliers, ils ont souligné la portée constructive du travail de Tolga B.Uyar.

Son interprétation de ces peintures et de leur évolution comme un reflet, plus ou moins fidèle, de la conjoncture culturelle, sociale, économique et politique de l'époque apporte une contribution significative à la connaissance du XIII^e siècle en Cappadoce.

La soutenance de cette thèse lors des « Journées du patrimoine » était une coïncidence bienvenue.

Une découverte capitale en Turquie

Le 4 mai 2011, un article a été publié dans le New-York Times sous le titre : "la Turquie exploite les sites de son héritage chrétien". Suzanne Güsten écrit que la Turquie reconnaît maintenant son triple héritage musulman, chrétien et juif, dans une double optique politique et économique (attirer les pèlerins, principalement chrétiens). Elle entreprend des restaurations et autorise éventuellement à célébrer le culte dans des églises désaffectées.

La journaliste rappelle à juste titre que les 7 conciles qui ont façonné les bases du christianisme se sont tenus dans ce qui est maintenant la Turquie : deux à Nicée, trois à Constantinople, un à Ephèse et un à Chalcédoine.

Un chapitre a particulièrement attiré mon attention.

A Laodicea, non loin de Denizli, au sud-ouest de la Turquie, des recherches menées par radar en 2010 ont révélé l'existence d'un bâtiment de grande taille entièrement enfoui sous terre. Les excavations ont permis de faire une découverte archéologique majeure en dégagant une église datée entre 313 et 320, donc immédiatement après l'Edit de Milan (313). Cette église serait une des plus anciennes au monde ayant été préservée dans son état d'origine.

Le sol, de 2000 m², est recouvert, partiellement, de mosaïques très bien conservées. L'église possède une fontaine baptismale de grandes dimensions qui était peut-être utilisée pour des baptêmes groupés.

Bien que les restaurations soient encore en cours, les pèlerins affluent déjà...

Saint Ephrem, diacre et Docteur de l'Eglise

St Ephrem (306-373) est l'une des figures les plus marquantes parmi les Pères de l'Eglise en Orient et le plus grand Docteur de l'Eglise syriaque.

Ephrem naît à Nisibe, alors ville de la province romaine de Mésopotamie (aujourd'hui Nisaybin en Turquie). L'évêque Jacques de Nisibe, à la fois ascète et pasteur, a fondé une école théologique, dite « l'Ecole des Perses », centre d'études où sont enseignés l'écriture, la lecture, les Ecritures, le chant et où la langue syriaque est officielle. La base de l'enseignement est la Bible, lue, transcrite, traduite, chantée.

Le jeune Ephrem subit l'influence de Jacques, qui ordonne diacre ce brillant élève et lui confie la direction de l'Ecole des Perses. Lorsque la ville passe sous domination perse, l'Ecole se transporte à Edesse, alors romaine, où Ephrem lui donne un éclat incomparable.

Ephrem est tout à la fois un théologien, un poète, un mystique, un ascète. Grand défenseur de la doctrine christologique et trinitaire dans l'Eglise syrienne d'Antioche, il écrit des ouvrages et commente toute la Bible. Représentant de la grande littérature patristique, il est également le plus grand poète de langue syriaque avec le lyrisme, les images éclatantes, les couleurs vives de ses poèmes et de ses chants liturgiques.

Il développe les thèmes de la foi, de la vie intérieure, du silence, de la contemplation de « la nature qui parle de Dieu », de la ferveur de l'oraison. Pour Ephrem, deux sources permettent d'approcher de Dieu : l'étude « qui favorise la pureté du cœur » et la louange par la prière, la musique et l'encens.

Car si Ephrem est un ascète d'une austérité exigeante, vivant d'orge, de pain et de légumes (« son corps était desséché sur les os, semblable à un tesson d'argile »), il est aussi un musicien qui accompagne à la harpe les chœurs de femmes qu'il a établis dans le sanctuaire pour célébrer la gloire de Dieu. Il a vraiment inauguré la pratique du chant liturgique.

Le prestige d'Ephrem était tel que ses œuvres étaient lues dans certaines églises après l'Ecriture et qu'il fut surnommé « la lyre du Saint Esprit ». De son immense production théologique et lyrique, il reste des commentaires de l'Ecriture, des sermons sur la foi et le paradis et ses hymnes liturgiques, souvent didactiques et catéchistes car il avait à cœur de neutraliser l'influence des hérétiques (Marcion, Manès, Bardesane). Qu'il prêche ou écrive, Ephrem puisait toujours son inspiration dans la Bible.

Les traductions grecques, latines, arméniennes, slaves, arabes, géorgiennes, syro-palestiniennes de ses œuvres dessinent la progression géographique de l'influence, très vivace au Moyen-Âge, de ce Père de l'Eglise remarquable par son érudition et sa vie austère. Et, sur la liturgie syriaque et sur la liturgie byzantine, les siècles n'ont pas effacé l'influence profonde exercée par Saint Ephrem.

« Le 28 novembre 2007, Benoît XVI a tracé un portrait de Saint Ephrem lors d'une audience générale consacrée aux Pères de l'Eglise : Ephrem, honoré par la tradition chrétienne du titre de « lyre du Saint-Esprit », resta diacre de son Eglise pendant toute sa vie. Ce fut un choix décisif et emblématique : il fut diacre, c'est-à-dire serviteur, tant dans le mystère liturgique que, plus radicalement encore, dans l'amour du Christ qu'il a chanté de manière inégalée, et dans la charité envers ses frères qu'il introduisit avec une rare maestria à la connaissance de la révélation divine ».

Monique Vénier-Ziesel

St Ephrem nous ramène aux Pères de l'Eglise et à notre préoccupation présente: le financement des travaux actuellement en cours de Kızıl Kilise

Kızıl Kilise est un monument modeste, mais qui parle à chacun.

On peut s'intéresser à ses origines mystérieuses et à son histoire, à son architecture, à sa signification historique ou religieuse. Pour les chrétiens, il est émouvant que cet édifice ait été construit à l'époque des Pères de l'Eglise. Pour tous, la beauté de cette église trapue et élégante à la fois, érigée dans un vallon solitaire (mais l'était-il à ce point lorsqu'elle fut construite ?) impressionne l'esprit et attise l'imagination.

Et contribuer, même modestement, à sauver l'Eglise Rouge est une chance extraordinaire de faire un geste important dont on se souviendra. » *Monique Vénier-Ziesel*



Chèque à l'ordre de : "Les amis de la Cappadoce"

*à envoyer à l'adresse suivante : "Les amis de la Cappadoce", 22 rue Dagobert, 94130, Nogent-sur-Marne
En joignant le coupon ci-dessous pour que vous soit adressé votre reçu fiscal.*

Les comptes de l'association sont arrêtés et les reçus fiscaux édités fin janvier, juste avant l'Assemblée Générale de l'association. Les reçus seront remis aux adhérents donateurs présents lors de la tenue de l'AG, ou envoyés par la poste à ceux qui n'ont pu y assister.

Les dons sont déductibles de l'impôt à hauteur de 66 % dans la limite de 20% du revenu net imposable.

Coupon-réponse

✂.....

Les amis de la Cappadoce Kapadokya dostları

M. Mme :

Adresse :

Code postal : Ville :

Numéro de téléphone :

Courriel :

Don affecté au financement de la sauvegarde de l'Eglise Rouge :

Cotisation pour 2011 : Membre actif : 25 € (une personne) ou 35 € (couple)

Membre adhérent : 15 €

Un seul chèque global couvre don et cotisation s'il est joint au coupon réponse

« Nous souhaitons à tous ceux qui ont ou vont participer au sauvetage de la Kızıl Kilise de pouvoir aller l'admirer durant la prochaine année »

La Cappadoce à pied : du 12 au 23 mai - guide conférencier : Noël Brosseau, 10 rue Béranger, 49100 Angers

http://perso.numericable.fr/la_cappadoce_a_pied/accueil.html

Terre Entière, 10 rue de Mézières 75006 Paris tél : 01 44 39 03 03

Site : <http://perso.wanadoo.fr/amis-cappadoce>

Correspondre avec le président, e-mail : jeanpierre.coupric@wanadoo.fr